

Laurence.—Oui, explique-toi ! où allais-tu ? à qui portais-tu ce poulet, ces œufs, ces fruits ? comment te les étais-tu procurés ?

Suzanne.—Je ne peux le dire.

Coraly.—Sais-tu que maîtresse Françoisse t'accuse d'avoir dépouillé sa basse-cour et son verger, et d'être sortie à la nuit pour vendre ces objets volés ?

Suzanne.—Tout le monde m'accuse, et je suis innocente.

Coraly.—Sois sincère.... Papa, qui s'intéresse à toi, cherchera à te placer ailleurs, si tu veux être franche.

Laurence.—Ma petite Suzanne....

Coraly.—Voyons, avoue.... dis un mot

Suzanne.—Non, mademoiselle, pas un mot. Qu'on me chasse, qu'on m'accuse, qu'on donne la rose (*elle pleure*) à une autre, j'y consens.... mais je ne parlerai pas, non, jamais !.... Pourtant, je le répète encore, je suis innocente !

ACTE III.—SCÈNE PREMIÈRE.

Le salon du château. Il est cinq heures du soir.

CORALY, seule.

Qui est en faute est en crainte, dit une maxime, et depuis ce matin, je me sens un poids affreux sur le cœur. Que j'ai eu tort de croire Laurence plus discrète que je ne l'avais été moi-même et de lui révéler ce que je savais sur le compte de la pauvre Suzanne ! Aussitôt, Laurence en a instruit son oncle, et voilà la pauvre Suzanne exclue de ses droits à la rose, chassée, sans ressources et sans pain.... Je voudrais réparer.... mais comment ?.... quelle explication donner à des démarches si douteuses et que tout le monde interprète si sévèrement ? comment la justifier si elle ne se justifie elle-même ? Si Suzanne voulait parler !.... Je veux l'interroger, la presser encore.... je vais l'envoyer chercher. (*Elle sort sans voir madame de Beaumont qui entre par une porte opposée.*)

SCÈNE II.

MME. DE BEAUMONT, UN DOMESTIQUE.

Le Domestique.—Veuillez vous asseoir, madame, je vais avertir monsieur. (*Il sort.*)

Mme. de Beaumont.—Me voici donc dans ces lieux si chers et qui si longtemps furent pour moi le monde entier ! J'y reviens seule, malheureuse, et eux ils n'ont pas changé ! Le parc est toujours aussi beau, les eaux aussi pures, la nature aussi jeune ; seule, j'ai subi l'outrage du temps et du malheur. Que cette démarche me coûte !.... mais il le fallait.... Voici quel qu'un.... Ah !.... c'est lui !....

SCÈNE III.

M. CHAMBREY, MADAME DE BEAUMONT.

M. Chambrey.—Madame, j'ai bien l'honneur....

Mme. de Beaumont.—Pardonnez-moi, monsieur, une visite peut-être indiscrete, mais j'ai cru devoir tenter une démarche en faveur d'une enfant injustement accusée, Suzanne.

M. Chambrey.—Eh bien ! madame ? (*A part.*) C'est étrange !.... ce son de voix m'émeut....

Mme. de Beaumont.—Suzanne est innocente, monsieur ; Suzanne est un ange de dévouement et de bonté.

M. Chambrey.—J'ai partagé longtemps l'opinion que vous émettez sur son compte, madame ; mais cependant quelques circonstances fâcheuses auraient besoin d'éclaircissement.

Mme. de Beaumont, avec effort.—Eh bien, monsieur, ces explications, je vous les donnerai. Suzanne est sortie la nuit, il est vrai, mais c'était pour aller offrir à une personne malheureuse, malade, isolée, les soins les plus tendres et les plus dévoués ; elle portait à cette pauvre.... femme des fruits, des aliments et des cordiaux ; mais ces secours, qui peut-être ont sauvé la vie de la malade, Suzanne ne les a pas volés ; elle avait, pour acheter ces aliments, vendu sa croix d'or, et jusqu'à la bague de mariage de sa mère ; et si, pressée, soupçonnée, elle s'est tue avec une constance héroïque, c'est qu'elle ne voulait pas tra-

hir le secret des misères d'une autre.... et cette autre, monsieur, c'est moi !

M. Chambrey.—Il serait possible ! Mais vous-même, madame, de grâce, qui êtes-vous ?

SCÈNE IV.

Les mêmes, CORALY, SUZANNE. (Suzanne reste dans le fond)

Coraly, vivement.—Papa !.... voici Suzanne, je l'amène, interrogez-la encore, elle vous répondra peut-être.

M. Chambrey.—Ma fille, tout est éclairci, Suzanne est innocente.

Suzanne, s'avançant.—O monsieur ! vous le savez !.... Mais quoi !.... ma marraine ! (*Elle accourt et se jette au cou de madame de Beaumont.*)

Coraly.—Sa marraine !

M. Chambrey.—Mon cœur avait donc deviné ! (*Il s'approche de madame de Beaumont.*) Eh quoi ! madame ! vous, la femme de mon bienfaiteur, la protectrice de ma pauvre femme, vous vouliez vous cacher à mes regards !.... Coraly ! voici madame de Beaumont, ma seconde mère....

Mme. de Beaumont.—Mon cher cousin, pardonnez-moi une défiance causée par de longs malheurs. Je suis veuve, je suis pauvre, je doutais presque du cœur de tous les hommes, et cependant, Suzanne aurait suffi à justifier la race humaine.

Suzanne, lui baisant les mains.—O ma marraine ! je vous disais bien que vous étiez aimée de tout le monde !

M. Chambrey.—C'est dont à cette enfant que vous vous êtes confiée ?

Mme. de Beaumont.—Il est vrai. Lorsque je revins en Europe, malade, sans ressources, je désirai revoir les lieux où j'avais vécu si heureuse ; je vins, je m'établis dans une pauvre chaumière du village voisin ; j'appris avec joie votre prospérité, mais je ne voulus pas l'assombrir par le spectacle de mes souffrances.... Je fis venir Suzanne, ma fille en Dieu, croyant lui devoir quelques derniers conseils.... Vous savez tout ce qu'elle a été pour moi....

Coraly.—O papa ! et moi qui l'accusais ! Suzanne, pourras-tu me pardonner ?

Suzanne.—Toutes les apparences étaient contre moi, mademoiselle.

M. Chambrey.—Vous le voyez, madame, ma fille a besoin d'un guide ; refuseriez-vous désormais d'habiter avec nous et de servir de mère à la fille de notre chère Cécile ?

Coraly, s'approchant de Mme. de Beaumont.—Madame, consentez ! dites oui, je vous en prie !

Mme. de Beaumont, l'embrassant.—Vous le voulez ?.... mon cœur le veut aussi.

M. Chambrey.—Suzanne, bien entendu, ne nous quittera jamais.

Suzanne.—O monsieur ! merci. O ma marraine ! quoi ! vous serez heureuse et je verrai votre bonheur !

SCÈNE V.

Les mêmes, LAURENCE.

Laurence.—Monsieur, mon oncle vous attend pour le dernier scrutin qui doit décider du choix de la rosière.

M. Chambrey.—Cette fois, nous n'aurons pas de peine à nous entendre, et je réponds d'avance de tous les suffrages en faveur de Suzanne.

Laurence.—Quoi ! Suzanne....

Coraly.—Ma chère ! c'est un ange.

Laurence.—Un ange ! et nous qui avons cru, qui avons dit....

M. Chambrey.—Oui, mes enfants, vous avez failli ôter à Suzanne sa réputation ; vous avez compromis le secret de sa bienfaitrice, et quoique cette journée finisse si heureusement, souvenez-vous toujours que : *Trop parler nuit.*

Mme. EVELINE RIBBECOURT.

(*Journal des Demoiselles.*)